
L'effondrement qui vient n'est pas seulement celui des humains et de leur milieu, mais bien celui du capitalisme, par nature prédateur et sans limites. Historiquement désencastré du social et nourri par l'exploitation et la marchandisation des personnes, il étend désormais son emprise sur toute la planète et sur tous les domaines du vivant. C'est en se désengageant d'un constat fataliste et culpabilisant que nous retrouverons une puissance d'agir ici et maintenant. Quoi de mieux, pour cela, que de relire Murray Bookchin et d'appréhender toutes les expérimentations et pratiques qui se développent après lui, aujourd'hui, autour de nous ?

Floréal M. Roméro dresse ici le portrait du fondateur de l'écologie sociale et du municipalisme libertaire. Il retrace son histoire, son cheminement critique et politique. De l'Espagne au Rojava, en passant par le Chiapas, l'auteur propose, à partir d'exemples concrets, des manières d'élaborer la convergence des luttes et des alternatives pour faire germer un nouvel imaginaire comme puissance anonyme et collective.

Essai autant que manifeste, ce livre est une analyse personnelle et singulière de la pensée de Bookchin qui trouve une résonance bien au-delà de l'expérience de l'auteur. Il apporte des conseils pratiques pour sortir du capitalisme et ne pas se résigner face à l'effondrement qui vient.

Préface de Pinar Selek et postface d'Isabelle Attard.

Floréal M. Roméro est issu de la tradition anarcho-syndicaliste espagnole par son père. Il adhère aux thèses de Bookchin et en devient un des principaux promoteurs en Espagne, mais aussi en France à travers des rencontres, des publications et des articles. Il vit en Andalousie où il est producteur d'avocats et travaille uniquement en lien avec des Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP).

16€

ISBN - 979-10-95630-27-2



9 791095 630272



AGIR ICI ET MAINTENANT – Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin

FLOREAL M. ROMERO

– AGIR ICI ET – MAINTENANT

Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin

Préface de Pinar Selek et
postface d'Isabelle Attard

Floréal M. Roméro



éditions du commun

Floréal M. Romero

Agir et ici maintenant
Penser l'écologie sociale
de Murray Bookchin



éditions du commun



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

Couverture : Clément Buée – clementbuee.fr

Illustration : Lucie David

Maquette : Lucie Quézin, Benjamin Roux et Marine Ruault

Relecture : Isabelle Attard, Émilie Bernard, Sylvain Bertrand, Willy Legatelois et Benjamin Roux

Éditions du commun – Rennes

www.editionsducommun.org



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale –

Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © octobre 2019

Floréal M. Romero © octobre 2019

ISBN : 979-10-95630-27-2

Dépôt légal : octobre 2019

Je tiens à dédier sans exclusivité ce livre
à toutes ces nombreuses personnes
et à tous les peuples qui ont fait ma vie
dans l'espace et le temps, dans mon intimité,
dans un passé récent et dans l'histoire.
Toutes ces personnes chères à mon cœur et donc,
pour beaucoup, présentes dans cet écrit.

Ainsi, à mon tour, je pousse ma modeste contribution
dans le courant de ce long fleuve tumultueux de la
lutte pour l'émancipation de la vie humaine, une vie
riche de toutes les autres formes de vie.

SOMMAIRE

EN DEHORS DU SPECTACLE	9
INTRODUCTION	17
GENÈSE ET ACTUALITÉ DE LA PENSÉE DE MURRAY BOOKCHIN (1921-2006)	35
I – Sa vie, sa lutte	36
1. Militant du Parti communiste	37
2. Trotskiste	38
3. Dissidence : désillusion et évolution	41
4. L'ultime dissidence : une étape décisive de sa pensée	42
5. Les potentialités de la raison	46
6. L'éveil de l'écologie et le pari technologique	47
7. Les métropoles : une croissance exponentielle aux conséquences désastreuses	57
8. <i>Our synthetic environment, crisis in our cities,</i> deux repères pour l'écologie	59
II – Son parcours fécond : la soigneuse élaboration de l'écologie sociale et du communalisme	63
1. Du naturalisme éthique au naturalisme dialectique	64
2. Sa démarche politique sur les acquis de l'histoire	68
3. L'Espagne libertaire : le chaînon manquant	75
4. La révolution espagnole : les anarchistes et le pouvoir	85
5. La révolution en Aragon : le confédéralisme en action	92
6. L'engagement avec les Verts allemands et ses enseignements	99
7. Bookchin et les anarchistes contemporains	104
8. Le projet communaliste, son importance	107
QUE FAIRE ICI ET MAINTENANT ?	119
I – Les deux tentatives dans le chaos de la périphérie	122
1. La périphérie, au départ de l'effet domino de l'effondrement	124
2. Grandeur et limites de l'agir en périphérie	126

II – Regards introspectifs sur la « zone piétonne du capitalisme »	128
1. Même substrat, autre type de désintégration sociale	128
2. La confession britannique	131
3. Solitudes piégées dans les toiles virtuelles	134
4. Quand les écrans nous volent « l'attachement sûr »	135
5. Travestir « l'attachement sûr »	137
6. Notre opportunité dans l'ici et maintenant	141
III – Atterrir ici et maintenant : construire pour ne plus subir	143
1. Les déclencheurs potentiels	143
2. La collapsologie, ses courants, ses écueils	145
3. Le paradoxe et le défi	148
IV – En dehors de vecteurs tout tracés, situer notre agir pour atterrir	150
1. La politique séquestrée	151
2. Libérer le champ du politique : créer de la communauté	158
V – Construire le projet d'écologie sociale : tactiques, priorités et stratégie	172
1. Rencontres, échanges, débats	173
3. La lutte des classes, le syndicalisme	192
4. Les luttes versus les alternatives	195
5. De la tragédie des communs à l'affirmation du commun	201
6. Promouvoir les alternatives coopératives	208
7. Vers un mouvement politique non professionnel	213
CONCLUSION	217
POSTFACE	227
NOTES	233

PRÉFACE

EN DEHORS DU SPECTACLE

Juste après l'apparition, en France, de l'*Écologie ou catastrophe*¹, voici une nouvelle publication autour de la pensée de Murray Bookchin, de ses sources d'influences historiques et de ses échos contemporains. Le milieu éditorial français est réputé pour son retard dans la publication d'œuvres, d'écrivains et de courants qui n'entrent pas dans une certaine rationalité. Bookchin ne fait pas défaut. À l'exception de deux petites publications qui sont restées dans l'ombre², Bookchin était jusque-là inconnu du lectorat français. Mais depuis 2018, on le lit enfin, on entend son nom dans les journaux, revues, conférences, séminaires, rencontres. Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce changement ?

L'intérêt actuel pour les critiques et propositions de Murray Bookchin n'est pas un hasard. Il y a plusieurs raisons sociopolitiques. Mais d'abord écologiques. Le monde brûle par le réchauffement climatique, par la capacité de destruction et de contrôle des nouvelles technologies utilisées par les dominants, utilisées sans pitié, tous les jours, toutes les minutes. Le navire prend l'eau : la catastrophe écologique, annoncée par Bookchin il y a plus de 50 ans, se rapproche à grands pas : « Cette réalité exige une inversion totale » selon Floréal Romero. La crise permanente du système capitaliste, au niveau mondial, détruit tout ce qui est en dehors du marché : le ciel s'assombrit chaque jour un peu plus. Même en France, un des pays parmi les plus riches de la planète, nous assistons à une déclaration de guerre sociale et politique. Celles et ceux qui veulent sortir de ce jeu se confrontent à une brutalité grossière de l'État. La destruction

violente des communs de la Zad de Notre-Dame-des-Landes n'est qu'un exemple parmi d'autres. Pourtant les tentatives de création nourries par les débats continuent, et cela, malgré les violences économiques et politiques. Il faut souligner que ces créations sont liées aux questionnements radicaux renforcés par la déception des révolutions. Les graines semées dans les luttes incessantes, depuis de longues années, ont germées. Fleuries. Celles et ceux qui luttent pour un monde joyeux, libre et juste, ont donc beaucoup plus de ressources par rapport aux années 1980. Fini l'époque des doctrines, des prophètes, des théories parfaites. Les sources d'influences théoriques de l'espace des luttes sociales se sont multipliées. Le murissement des analyses critiques découle également des expériences de luttes contre les multiples facettes des systèmes de domination, mais aussi des recherches qui, en outrepassant l'universalisme, adoptent une approche multisituée, pour contextualiser et historiser les structures de pouvoir, les expériences d'oppression et d'exploitation ainsi que les pratiques de résistance.

Cette intelligence collective nous permet de voir que la frontière entre volonté d'intégrité théorique et dogmatisme inflexible est étroite ; elle permet également de mieux comprendre les logiques communes, les liens idéologiques et conceptuels de différents systèmes de domination. La civilisation humaine fonctionne avec le postulat de rationalité qui lui donne la légitimité de remettre en « ordre » tout ce qui serait chaotique, marginal et extérieur à elle-même : le désordre, la marginalité et l'altérité doivent être normalisés. La domination de l'Orient par l'Occident, le racisme, l'intervention dans les cultures dites « primitives », le contrôle de la folie, l'homophobie, l'exclusion des enfants de toute sorte de décision, les rapports sociaux de classe, s'appuient

sur le même postulat. La psychiatrie et la psychologie servent à contrôler l'ingouvernable « nature intérieure » de l'humanité. Le mâle qui s'est approprié cette mission a réduit la nature en servante de l'être masculin. Dans le système patriarcal, tous les êtres dominés sont assimilés à la nature et tout ce qui se rapporte à la nature se dote de caractéristiques féminines. C'est là que la théorie de l'écologie sociale devient intéressante, car elle interroge toute la civilisation humaine qui imagine une nature dans la limite de sa pensée et ce faisant catégorise le monde par ce modèle. En France, cette interrogation se propage de plus en plus, dans une période de revitalisation politique des luttes antihiérarchiques qui portent les liens forts et transnationaux des pensées utopiques.

En suivant cette interrogation, Floréal Romero, qui écrit, intervient et milite depuis longtemps autour de cette cause, va un peu plus loin : il essaie de repenser l'histoire sous le prisme de l'écologie sociale et de faire dialoguer la pensée de Murray Bookchin avec d'autres analyses et expériences libertaires. Il pose, de façon très honnête, la question : est-ce que cette pensée peut être utile ? Pour ce faire, il questionne ses sources d'influences théoriques et pratiques. Il constate que c'est le caractère anarchiste et antiautoritaire de Bookchin qui le rend intéressant aujourd'hui.

Je trouve séduisant ce dialogue de Floréal Romero, anarchiste franco-espagnol, qui s'est baigné dans les récits des expériences magiques réprimées en Espagne, avec Murray Bookchin, penseur radical juif franco-russe, anarchiste, communaliste, fondateur de l'écologie sociale. Romero lit Bookchin à travers son propre témoignage et sa propre expérience. Il nous montre comment, après la Commune de Paris, la courte révolution espagnole a

mis en place une étrange, voire une impossible aventure. Il existe déjà beaucoup de travaux relatant cette expérience d'une forme politique, distincte du modèle de l'État moderne, bureaucratique, telle que l'avait présentée Max Weber. De son côté Floréal Romero se focalise plus particulièrement sur les projets d'urbanisme social, l'équilibre entre la ville et la campagne durant cette révolution. Il pointe du doigt que les luttes anarchistes se distinguaient des luttes marxistes dans le sens où elles englobaient des questionnements, des revendications et des actions sur l'urbanisme, sur les rapports avec l'écosystème, sur l'organisation sociale, sur l'urbanisme écologique. « Retourner aux racines c'est retrouver le fil de la riche histoire de notre épopée révolutionnaire »³, dit-il. S'il faut éviter de construire des mémoires sacrées à travers lesquelles le pouvoir se matérialise et limite notre force critique et créative, Romero analyse, avec clarté, une expérience qui a été considérée très dangereuse par les dominants et qui fut réprimée, bétonnée, effacée par le fascisme, puis de nouveau par ses héritiers. Floréal Romero veut comprendre et changer le monde. Il mène, sans fermer les portes, une discussion au sein de la pensée anarchiste. Il s'engage à approfondir cette pensée, à l'actualiser. La vocation de créer un monde fondé à la fois sur la justice et sur la liberté, donc sans recours aux mécanismes hiérarchiques même s'ils sont efficaces, est un exercice difficile ! « Changer, oui, mais changer comment ? »⁴ Comment dépasser les hiérarchies politiques, l'économie productiviste ou la centralisation du pouvoir ? Comment vivre ? Comment s'organiser ? Comment produire ? Comment cultiver ? Comment habiter ? Comment décider ? Comment partager ?

Romero questionne avec Bookchin le refus essentialiste du pouvoir, le dogmatisme, l'individualisme et l'aventurisme par manque d'une véritable réflexion stratégique. À la lumière de ces questionnements, il fait une petite histoire des luttes et des pensées anarchistes / libertaires / antiautoritaires. Ces différents groupes ont contribué à nourrir la littérature, à travers des réflexions sur l'urbanisme, les rapports aux animaux, la notion de nature, l'éducation, la folie, les corps, le système de santé...

Il explique la construction sociale de la théorie de l'écologie sociale. Dans la première partie de ce livre, on suit le parcours de Murray Bookchin, son enfance à New York, l'évolution de son quartier, son engagement politique dès le plus jeune âge, son militantisme. On continue de le suivre, à travers l'analyse de Romero, passant d'un anarchosyndicalisme à un engagement plus complexe articulant action militante et réflexion poussée sur les multiples rapports de dominations... Même si l'anarchisme est la condition préalable à l'application des principes écologistes, nous voyons que, dans les années 1970-80, il n'était pas si évident de lier les deux.

Les années ne se sont pas écoulées en vain : les graines semées ont poussé, fleuri... Aujourd'hui nous voyons qu'avec toute leur diversité, les groupes libertaires sont des forces, des piliers, pour ne pas dire des colonnes vertébrales, de la plupart des luttes contre les projets inutiles et imposés. Partout en France, les communes, grandes et petites, deviennent la base de multiples organisations politiques. Cette situation pousse l'auteur à poser la question essentielle : en quoi la pensée de Murray Bookchin peut nous inspirer ?

N'oublions pas que, comme plusieurs penseurs en avance sur leur temps, Bookchin n'arrive à concrétiser que peu de choses. Oui. Il y a des idées, mais il y a aussi la vie : sa biographie écrite par sa compagne Janet Biehl le montre bien⁵. Le cercle ne s'élargit pas. Durant ses dernières années, l'âge et la maladie le conduisent, à travers plusieurs ruptures politiques brutales, vers l'isolement. Par amertume et incapacité à convaincre, il se met en retrait. Janet Biehl, qui s'enferme avec lui dans cette amertume, revient à ses convictions politiques antérieures, la sociale démocratie. Comme elle le précise dans son épilogue, elle met tout son espoir dans le mouvement kurde. Tant que l'écart entre notre utopie et notre réalité grandit, il n'est pas facile de trouver ou de retrouver de l'énergie pour créer. C'est ainsi, mais Bookchin a osé développer une pensée politique originale qui refuse les hiérarchies entre les différents rapports de domination et qui fouille tous les détails sans jamais perdre de vue les points d'interrogation. Nous ne sommes pas face à une doctrine, nous parlons d'inspiration. À travers cet ouvrage, Floréal Romero nous explique justement comment il se l'approprie et met l'accent sur la souplesse de la réflexion de Bookchin qui permet d'appréhender les racines de l'ordre social et celles de la création d'un nouveau modèle de vie. Cette réflexion est nourrie principalement par la pensée libertaire antiautoritaire. Elle problématise les rapports de domination, avec leur complexité et multiplicité, en cherchant les issues pour s'en sortir. Un chemin fait de solidarité, coopération et liberté et non plus de domination, de compétition ou d'exploitation.

Agir ici et maintenant est une critique du capitalisme. Il décrit comment la crise permanente de ce système, au niveau mondial, détruit tout ce qui est en dehors du

marché. Il parle du spectacle de la démocratie. Comme le faisaient les situationnistes, il propose d'inverser le processus, le jeu, le spectacle. Quand on finit ce livre, on aperçoit les fleurs sortir du béton. Est-ce que ces fleurs pourront transformer le béton en terre ? Pas évident, mais pas impossible non plus.

Le réalisme veut nous soumettre au *reality show* ! Dès que nous fuyons la scène, c'est-à-dire lorsque nous nous écartons du spectacle, nous sentons l'odeur de la terre. Et si nous nous baignons à la fois dans le féminisme, le situationnisme et l'écologie sociale, nous sentons l'alchimie se propager en nous. Tout devient possible.

Sommes-nous des Doña et des Don Quichotte ? Un peu. Nous partageons en quelque sorte la même folie. Quoique légèrement différente : une folie qui ne domine pas les chevaux, qui ne met pas des vêtements militaires, qui n'utilise pas l'épée et qui ne reproduit pas la culture genrée. Une autre différence et de taille : nous n'agissons pas seuls. Nous sommes des folles et des fous agissant collectivement. Des milliers de sorcières autour d'une marmite. Pour un monde magique.

Avec Floréal Romero, je vous propose d'ajouter la pensée de Bookchin à notre marmite.

Pinar SeleK

INTRODUCTION

Après le coup d'état de Franco en 1936 et sa victoire en 1939, la répression et la terreur font rage. Mon père, anarchiste, adhérent à la CNT⁶, est arrêté lors de la débandade de l'armée républicaine, en 1939, comme beaucoup d'autres militants de gauche. Il est enfermé dans le monastère du Puig, transformé en prison et situé au nord de Valencia. Il en sort en 1942, mais il est sans cesse harcelé, voire frappé, pour le simple fait de critiquer le régime ou de porter des shorts. Sept années après sa sortie du monastère de Puig, il décide donc de quitter cette prison à ciel ouvert qu'est devenue l'Espagne sous le régime franquiste. Ma mère le rejoint quelques mois plus tard dans les Alpes du Nord, en France. L'adaptation climatique, sociale et culturelle est difficile. Pour obtenir sa carte de séjour, en tant que réfugié politique, mon père, cordonnier de métier, doit cependant travailler dans une mine de charbon dans des conditions assez précaires. Toujours adhérent à la CNT, cette fois en exil, il en reçoit les journaux hebdomadaires et mensuels. Ces journaux lui donnaient des nouvelles et maintenaient l'espoir d'un renversement du régime de Franco et d'un retour au pays presque imminent.

Les premières économies permettent d'acheter une radio. Nous nous réunissions en famille pour écouter les informations, surtout celle qui annoncerait la mort de Franco. Elle arriva mais seulement en 1975. Elle avait trop tardé et le retour au pays n'eut pas lieu. Nous fîmes bien un voyage, un retour aux sources dans le village de mon père, quarante ans après son départ. Mais il ne retrouva pas sa famille et la peur le paralysait encore, au point de ne pouvoir y séjourner la nuit.

Le village de ma mère près de Valencia avait beaucoup changé. Mon père gardait en souvenir la solidarité que lui avaient témoignée ses habitants à la sortie de prison. Il fut déçu de voir la plupart de leurs descendants se détourner des préoccupations sociales et politiques. Ils et elles étaient désormais happé·e·s par la société de consommation, à regarder les publicités à la télévision et acheter à crédit les derniers modèles de voiture.

En 1987, j'entrepris le voyage inverse à celui de l'exil de mes parents. Je m'installais en Andalousie. Par les récits de mon père et des exilés en général, je croyais que ce pays gardait encore des traces de l'immense espoir qu'avait suscité en 1936 la « plus grande révolution du XX^e siècle », selon Guy Debord. Presque une décennie s'était écoulée depuis la mise en place de la démocratie parlementaire. J'étais persuadé qu'elle aurait permis aux forces progressistes de se réapproprier cette mémoire extirpée par quarante années de dictature impitoyable, du moins en partie. Le rétablissement de la mémoire est un élément fondamental pour réparer les traumatismes et rétablir une certaine confiance en soi, à titre individuel et collectif. Quarante ans après, le verrou sur la mémoire reste pourtant toujours scellé, malgré l'effort de nombreuses personnes pour le faire sauter⁷. Le crime contre l'humanité commis par Franco et ses sicaires n'a toujours pas été jugé et la plaie demeure ouverte. Pourtant je retrouvais là toute une spontanéité, une joie de vivre et la générosité d'un peuple dont je me sentais héritier.

Après la mort de Franco, le pays entame une transition démocratique qui se manifeste par une série de négociations préalables à l'instauration de la Constitution espagnole.

Plusieurs mouvements ont tenté, depuis, de les remettre en cause, en particulier les indignés du 15M⁸ et les indépendantistes catalans.

Ce que l'on sait moins c'est que la transition démocratique fut commanditée, déjà avant la mort du dictateur, par l'intelligentzia franquiste et qu'elle fut honteusement secondée par les partis de gauche. La démocratie permettait de convertir tous les amnésiques en frères⁹. La démocratie donne le feu vert aux investissements étrangers. L'Espagne peut alors accéder au marché de l'Europe qui ferme les yeux sur le passé franquiste et oublie « les cimetières sous la lune »¹⁰. Elle adhère officiellement à la Communauté économique européenne le 1^{er} janvier 1986. D'aucuns y verront un modèle parfait pour le recyclage des dictatures, en « honnêtes » démocraties représentatives. Il ne manque qu'un détail : museler l'opposition ouvrière la plus radicale en la criminalisant¹¹ dans l'attente que les investissements portent leurs fruits et que se consolide l'économie. Les gouvernements successifs doivent également affronter l'organisation armée de l'ETA¹². Malgré les luttes auxquelles doivent faire face les gouvernements, le boum économique, lié principalement à l'industrie touristique, favorise l'acceptation générale de cette Transition.

Après des décennies de répression et de privations, la population accueille la société de consommation comme un soulagement. De quoi faire avaler la pilule du « pacte de l'oubli »¹³. D'autant plus que ce pacte, conclu et officiellement déclaré, semble s'emboîter à merveille avec un autre pacte, un pacte passé sous silence, un silence de plomb scellé par plus de quarante années de peur. Il s'agit du pacte de la mémoire, celui

d'un peuple qui n'arrive pas à oublier, à se remettre des blessures physiques et psychiques. Stigmatisé, ce peuple exsangue, blessé à mort par la guerre suivie de quarante années de dictature sanglante, n'a plus la force de se relever pour réclamer justice, pour sa propre dignité et le souvenir de ses luttes héroïques. Amnésie, silence récompensé par l'illusion de la consommation.

Pour autant, même amputées de cette mémoire et de ses racines historiques, les luttes populaires se poursuivent. Dans celles qui émaillent l'histoire récente du pays, quelques-unes sont à signaler pour leur combativité et leur singularité. Ce fut le cas de la longue épopée des paysans sans terre du Soc¹⁴ en Andalousie, voire le combat de l'indépendantisme catalan. Mais finalement, ces luttes finissent par être désamorçées avant d'avoir pu développer tout leur potentiel et s'étendre à d'autres secteurs de la population. Ce phénomène ne cesse de se reproduire, soit que le nouveau mouvement créé s'esouffle, soit qu'il se coule dans des structures prévues par l'État (parti, syndicat ou autres). Cela nous pousse à réfléchir aux moyens à utiliser pour sortir de la spécificité des combats menés, à la manière d'étendre le mouvement aux autres sensibilités et à d'autres secteurs sociaux. Mais en même temps il nous faut doter ce mouvement pluriel d'une dimension qui soit en mesure de bousculer et dépasser les structures et des logiques spécifiques des États et en définitive, du capitalisme.

L'écologie sociale peut apporter des réponses sans pour autant reproduire les cadres structurels du nationalisme ou de la mondialisation capitaliste. Soit une pluriversalité dans l'entraide partant du local jusqu'à l'international. Ce fut l'objet des secondes rencontres pour l'écologie sociale de Bilbao en 2017.

Un des mouvements les plus emblématiques fut celui des indignés du 15M, à l'image d'autres mouvements à l'échelle internationale (Occupy Wall Street, printemps arabes...) pour avoir engagé de nouvelles formes de luttes. Par leur refus de la représentativité, leur spontanéité et leur dimension auto-organisatrice, ces mouvements ont permis de relier le champ du social et celui du politique.

Les futurs professionnels de la nouvelle gauche du capital ont vu dans ce mouvement une opportunité pour leurs ambitions politiques. Estimant ne pas se reconnaître dans le clivage droite/gauche ces nouveaux partis reprennent une des aspirations majeures du 15M, celle du renouvellement démocratique. Cependant tout en promettant de la mener à bien, ils initient leur offensive de captation depuis la perspective de la politique représentative. Ainsi leurs dirigeants surfent habilement sur la vague des Indignés. Au final, porté par l'énergie de ce courant social hétéroclite, le parti Podemos, au-delà de sa spectaculaire irruption comme troisième force politique, a objectivement redonné une légitimité et dynamisé le malmené corps politique espagnol tout entier. Mais peu de temps après son irruption dans l'hémicycle parlementaire, Podemos a éteint une petite flamme d'espoir et rejoint la caste (selon leurs propres paroles) sur le vecteur du politiquement correct. Podemos a renié les aspirations initiales du 15M et réhabilité une certaine forme de *realpolitik*¹⁵. Ces nouveaux partis s'alimentent du mécontentement d'une frange de la population. Mais leurs alternatives sont loin d'être à la hauteur du vrai défi, celui de sortir des ornières politiques imposées par le capitalisme. Incapables d'apporter un nouveau paradigme que celui déjà usé du réformisme, ils finissent par décevoir.

La frustration et la colère finissent alors par alimenter les partis d'extrême droite comme le montrent leur débâcle et en parallèle l'irruption de Vox en Andalousie.

L'autre mouvement également issu des Indignés du 15M témoigne d'une volonté – de plus en plus partagée en Espagne comme ailleurs – de se détourner du système politique en place au profit d'une démocratie réellement portée par les citoyens. En Espagne, il s'est autoproclamé municipalisme. Un terme emprunté à la tradition libertaire de ce pays mais qui n'en porte que le nom, comme en témoigne l'élection d'Ada Colau à la mairie de Barcelone.

Ces initiatives parviennent-elles pour autant à sortir du carcan de la représentation ? Pouvons-nous dépasser les règles du jeu électoral établies par le système dominant qui les dicte ? Proche de Podemos, Ada Colau a été portée au pouvoir de la ville de Barcelone par plusieurs mouvements sociaux dont une partie des Indignés du 15M et celui de la Plateforme des Affecté·e·s par l'Hypothèque (PAH)¹⁶ dont elle était directement issue. Plus que sa provenance, son discours et celui de sa nouvelle formation politique, ont attiré l'attention par leur proposition de recentrer le politique sur la municipalité, de « redonner la voix aux citoyens et de développer les communs ». À partir de là, plusieurs villes d'Espagne se sont mises au diapason de cet autoproclamé municipalisme rimant avec citoyenisme¹⁷. Ont ensuite suivi Cadix, Valencia, Pamplona et Zaragoza. Ces victoires municipalistes ont trouvé un écho favorable, jusqu'à soulever de l'enthousiasme en Espagne et même au-delà. Mais qu'est-ce qu'une participation citoyenne à la vie politique d'une ville ? Se borne-t-elle, comme c'est souvent le cas dans ces

municipalités éclairées, à demander l'avis des citoyens sur l'emplacement des pots de fleurs ? Pour autant, pas de consultation citoyenne lorsque la mairie de Madrid décide de céder un quartier entier à la spéculation immobilière¹⁸ ou lorsque la municipalité de Barcelone s'oppose à une grève des transports lors d'une grande foire commerciale, ou ordonne à la police de réprimer des *manteros* (vendeurs immigrés à la sauvette)¹⁹.

Nous constatons à la fois une déception et une paralysie des mouvements sociaux qui ont soutenu cette candidature. Lorsque les mouvements sociaux se font débaucher par les partis politiques nouveau-nés, l'histoire se répète. Ils se retrouvent amputés de leurs chevilles ouvrières, et comme le signale une activiste pour le droit au logement à propos de ces politiciens en herbe : « s'ils regardent derrière eux, ils sont seuls »²⁰.

J'ai traité de l'Espagne, car c'est le pays dans lequel il m'a été donné de vivre, mais au fond, où que l'on se trouve dans le monde, nous subissons, ce « mal »²¹ qu'est le capitalisme globalisé et médiatisé par ses politiques. À force de ne pas réagir, de ne pas agir avec radicalité, la catastrophe écologique annoncée par Murray Bookchin il y a plus d'un demi-siècle – le triple effondrement énergétique, climatique et alimentaire – est déjà là, conséquence de la croissance durable et intrinsèque au capitalisme. Ce constat exige de nous une inversion totale, c'est-à-dire une décroissance vitale.

Mais qu'est-ce que la décroissance ? Elle comporte une connotation triste. C'est pourtant tout le contraire. Enfant, j'écoutais mon père qui disait : « n'est pas plus heureux celui qui possède le plus, mais celui qui a le moins de besoins ». C'était une de ses maximes

favorites, qui fait écho à l'approche philosophique de ce que nous désignons aujourd'hui par décroissance.

En prison, il a beaucoup appris auprès de ses codétenus, des paysans anarchistes qui, à ses yeux, étaient de véritables philosophes et poètes. Maltraités, voire torturés, beaucoup ont été fusillés pour avoir commis le double crime de vouloir « tuer le riche et tuer le pauvre pour que naisse l'homme »²², selon l'expression du poète León Felipe. Ils étaient pauvres sans être misérables, quasiment illettrés mais avec une vaste connaissance de la vie sensible et un profond sens du bonheur. Leur philosophie du bonheur était tout le contraire de celle qui imprègne la société actuelle et qui consiste à vouloir imiter les riches, désormais convertis en héros. Ils méprisaient ces riches pour leur orgueil et leur arrogance, ainsi que leurs richesses qui servaient à asseoir leur domination. Leur philosophie émergeait d'une grande connaissance de la nature dans laquelle ils vivaient, avec laquelle ils échangeaient et d'où ils tiraient tous les jours des enseignements. Pour ces paysans, ce qui comptait c'était non pas de posséder, mais de disposer de ce territoire où ils vivaient et d'où ils étaient pourtant exclus. Ils ne désiraient pas inverser les rôles mais vivre dans la simplicité et se réaliser dans une « abondance frugale ». L'importance donnée à la connaissance, au dialogue, au partage et à la capacité sociale de décider ensemble, faisait d'eux d'authentiques précurseurs de l'écologie sociale.

C'est dans cette lignée philosophique, née dans la Grèce antique et reprise par l'écologie sociale, qu'avec Vincent Gerber nous avons abordé la décroissance dans notre essai : *Murray Bookchin : Pour une écologie sociale et radicale*²³. Une écologie que nous devons reprendre

sans cesse, en développant toutes ses potentialités. C'est bien cette approche qui nous fait défaut, face au spectacle le plus honteux qu'il nous soit donné de voir : celui de la Cop 21 qui réduit les désastres naturels (sans tenir compte des injustices sociales qui les engendrent) à un seul de ses aspects : le changement climatique. Le spectacle consiste à nous jeter cette poudre aux yeux, à nous convertir dans cette croisade technologique titanesque, en des fans de nos experts technocrates dirigeants dans leur lutte héroïque contre les courbes de CO₂. Ce dioxyde de carbone que nous serions coupables, tous autant les un·e·s que les autres, de cracher dans l'atmosphère et que nous sommes sommé·e·s de réduire en suivant les directives qui nous enjoignent à acheter plus propre, mais en continuant d'acheter toujours plus. Un conte asséné dans le monde entier à coups de vacarme médiatique cynique, en agitant devant nous le spectre de l'effondrement. Cependant en focalisant la responsabilité sur chacun et chacune de nous, en nous culpabilisant, nous accepterons plus facilement d'être surveillé·e·s individuellement au nom de la survie d'une planète mythifiée. Les personnes ne pouvant économiquement consommer vert seront taxées, voire punies afin de les remettre dans le droit chemin du marché vert. Ainsi sera stimulée, voire exigée en aval la consommation de biens verts (avec label) fabriqués en amont par les industries vertes fonctionnant avec des énergies vertes comme le nucléaire, les éoliennes, ou les panneaux solaires. Reste à savoir comment l'extraction exponentielle des minéraux pourra recevoir le label vert. L'accent n'est cependant pas mis sur la pollution transversale de la Terre et sa biosphère en son entier par les pesticides, les OGM, les plastiques, la radioactivité et la destruction des écosystèmes entraînant la disparition de milliers d'espèces, animales et végétales.

Ces aspects se prêtant moins, pour l'instant, à l'équation commerciale de l'industrie du vert que celle du changement climatique.

Mais qu'en est-il des radicaux de la surenchère catastrophiste tout aussi agités par le spectre de l'effondrement ? Il y a là toutes celles et ceux qui ressentent le besoin urgent de se débrancher du système et se reconnecter à la nature. Dans ce soi-disant débranchement, sans analyse holistique et pertinente et sans une préalable préparation structurelle politique et sociale qui nous reconnecte, si une reconnexion à la nature est possible, il est probable qu'elle ne se fasse que de manière individualiste, donc mystique et illusoire. À ce jeu, il y a fort à parier que seront gagnants les survivalistes, ces personnages qui endosseront le rôle du dur à cuire au milieu d'un univers de *Mad Max*.

Pour notre part, nous pensons que la radicalité du discours n'est pas dans la surenchère à la catastrophe, dans le pari à qui aura la prédiction du futur la plus terrible. Elle est dans l'analyse la plus perspicace du milieu économique, social et politique et les propositions les plus concrètes. C'est ainsi que les politiciens, ceux qui évoquent le plus souvent le réalisme, sont ceux qui font fi de la réalité. Grâce à la collaboration de leurs électeurs, de moins en moins nombreux, ils s'entêtent à alimenter le grand spectacle des institutions de l'État, dont la mission principale, en coulisses ou parfois même ouvertement, est de servir le capitalisme. Le seul rôle qui incombe aux spectateurs reste celui de sanctionner les plus mauvais acteurs, même si ces derniers s'acharnent à vouloir rester sur scène le plus longtemps possible. Mais à aucun moment n'est évoquée la possibilité de condamner le spectacle lui-même.

Or toute évolution véritable dans le domaine biologique dont nous avons hérité, tout comme dans le champ du social, nécessite une rupture. Les normes sociales et politiques actuelles agissent comme des facteurs de répression internes, que nous avons assimilées avec le temps et qui se joignent à la pression constante du marché. Elles nous sont transmises par les administrations et les institutions, auxquelles nous devons recourir au quotidien et nous conformer pour pouvoir exister. Ces normes étant relayées par la culture et les médias, la société capitaliste a de moins en moins besoin de répression externe. On nous apprend à ne pas penser, à tout considérer comme normalité, comme le fait de voter ou le besoin d'avoir un parti pour agir.

Et au fond, tous ces acteurs se cachent, à eux-mêmes et aux autres spectateurs, les dérangeantes évidences, comme l'accélération de la détérioration écologique et sociale, la pollution des mers et de ses habitants, le déclin de la biodiversité, soit l'effondrement vers lequel nous nous précipitons obstinément. Sans doute qu'une des raisons de l'indifférence généralisée est encore à rechercher dans la société du spectacle, non plus à l'image de celle de Debord, mais dans une autre bien plus perfide : une société qui tourne désormais autour de l'écran tactile. Selon le dictionnaire Larousse, « l'écran est tout ce qui arrête le regard, qui dissimule, empêche de voir » et par extension, « ce qui s'interpose, s'intercale et dissimule ». L'écran que l'on regardait à plusieurs et souvent en famille, s'est miniaturisé, s'est incrusté dans nos vies intimes et s'intercale désormais entre nous et la réalité sensible. L'écran tactile se présente comme le summum de la communication, nous permettant à tout instant le choix des informations et celui de nos interlocuteurs, même lointains.

Cependant, il nous détourne souvent de la communication de proximité, celle qui importe, celle qui nous permet de créer et d'entretenir l'empathie avec nos proches. Et plus grave encore, partant de la petite enfance, sont mises en péril les bases constitutives du social par le détournement de notre communication corporelle, celle qui libère nos émotions, nos affects primaires et constitutifs de la relation compassionnelle de l'humain²⁴. Cette mise à distance avec le sensible nous empêche le plus souvent de comprendre la souffrance de l'autre et c'est pourquoi nous avons tendance à en avoir peur et à le confiner dans la case étrangers. À cela s'ajoute l'automatisation forcée des activités humaines dictée par un capitalisme fondé uniquement sur la raison instrumentale pour réduire toute activité concrète en travail abstrait. Cette rationalisation productiviste nous pousse à nous distancer, voire à nous détourner de la nature, et la société entière ressemble de plus en plus à ces fermes automatisées hors-sol où le paysan est réduit à n'être que technicien. Un technicien qui pleure sa relation sensible aux bêtes, tout comme l'agriculteur qui arrête son tracteur pour saisir et sentir la terre qui file entre ses doigts. Ainsi, nous suivons l'évolution de notre monde : « Il nous reste des murs d'écrans pour contempler le désastre... La dévastation du monde est devenue cet objet que l'on regarde d'en haut, depuis nos satellites. Dans tous les cas, nous y sommes comme des étrangers. Littéralement coupés du monde sensible. D'ailleurs depuis si haut, depuis ces données satellitaires, que voit-on ? Sûrement pas les formes de vie d'une forêt, ni la profusion des plantes, ni la fourmillante vie du sol. S'il y avait des signes dans les épopées, traduisant le monde en gestes, il n'y a plus que des "signaux" sur un écran tactile. »²⁵

Il semblerait qu'il ne nous reste plus d'autre option que celle d'inverser le processus, rompre avec les normes du jeu et le spectacle établi pour devenir nous-mêmes les acteurs de nos vies en connaissance de cause. Atterrir, reprendre racine pour appréhender le sens de la vie en général et celui du politique qui le détermine, est devenu pour beaucoup une nécessité absolue. Nous déléguons notre capacité à réfléchir et à agir à des professionnels de la politique. Il devient urgent et nécessaire d'abandonner ce système pour retrouver notre autonomie.

Retourner aux racines, c'est retrouver le fil de la riche histoire de notre épopée révolutionnaire et de notre philosophie particulière en tant que peuples dans un processus d'émancipation. Mais c'est aussi apprendre de ses traditions d'organisation les plus anciennes, telles que les Conseils ouverts²⁶, les *fueros*²⁷, *Auzolanes*²⁸. Ces organisations traditionnelles populaires autogestionnaires ont inspiré les approches révolutionnaires les plus audacieuses et novatrices de la première moitié du XX^e siècle dans l'État espagnol. Des propositions souvent très proches de celles que nous a laissées Bookchin, comme les collectivités et le conseil d'Aragon ou le projet d'urbanisme social en Catalogne. Pour comprendre comment Bookchin a réussi à mettre à notre disposition l'une des pensées révolutionnaires les plus vives depuis le XIX^e siècle, à la fois complexe et cohérente, perspicace sans être dogmatique, il convient de la situer dans son contexte historique et géographique. Sa réflexion se situe au cœur même de la pensée la plus incontournable de nos jours : la survie de notre espèce, ce qui sous-entend la réalisation historique d'une vie authentique comme individualités en phase avec le groupe et avec la nature, celle qui nous habite et celle que nous

habitons. Son parcours militant de plus de soixante-dix ans fait de lui un pont entre les deux flagrantes contradictions du capitalisme. La première consistant en l'exploitation effrénée des travailleurs à travers le monde et la seconde en ce que cette exploitation se poursuit jusqu'à l'épuisement de la terre toute entière. Pendant la période qui s'étale de sa naissance (capitalisme rural à la fin du XVI^e siècle en Angleterre) jusqu'à son implantation, le capitalisme entraîne tout d'abord une brutale désarticulation sociale, la saignée de la paysannerie pour forger une classe ouvrière à sa mesure. Ce qui provoque une forte résistance populaire à laquelle Bookchin participe jusqu'en 1948. Puis vient le saccage continu et sans limites de la nature qu'il dénonce avec véhémence ainsi que l'imminente catastrophe écologique annoncée si on ne met pas fin rapidement au développementalisme à outrance encouragé par l'imparable logique capitaliste. Mais Bookchin ne se contente pas d'analyser et de dénoncer la machination de la société détournée par le capitalisme. Pour lui, l'outil le plus adapté pour se débarrasser du plus grand danger dont ait souffert l'humanité depuis son émergence est le champ politique dans son sens originel soit l'autogestion de tout ce qui nous incombe jour après jour, comme dans la *polis* de la Grèce antique. En politique, il n'existe pas de vide de pouvoir et, pour Bookchin, nous devons apprendre à le reprendre ensemble et le partager en créant pas à pas, avec soin et ténacité, une société communaliste libre. Cela suppose une réflexion profonde et complexe et qui va bien au-delà de penser qu'il suffira de jeter le capitalisme par-dessus bord pour y arriver. Ce qu'il faut retenir de ce parcours créatif fécond, c'est la faculté de Bookchin à faire agir tour à tour l'acte et la pensée dans une dynamique dialectique. C'est cette dialectique qui le pousse à aborder l'histoire de la domination,

la dynamique du système et les catégories du capitalisme prédateur. Il sut voir que la catastrophe écologique était la suite logique des dérèglements sociaux accélérés par ce capitalisme.

La catastrophe n'est pas seulement écologique, elle est également économique, humaine, éthique, morale et politique. Pour Bookchin, ces dimensions ont été désintégrées par les attaques du discours politico-financier propre au rationalisme productiviste, à l'unisson avec tous les partis politiques, ceux de gauches compris. Cette unanimité n'entraîne qu'humiliation, désillusion et désespoir et, au final, favorise toujours les mouvements régressifs de toute sorte : patriotismes, écofascismes ou théofascismes, quelles que soient leur couleur et leur origine géographique. Ce vide politique et ce manque de vision à long terme, dont les gauches sont grandement responsables, ont favorisé ce désert de spiritualité politique. Ainsi nous nous retrouvons pour la plupart, coupés de nos racines, dépossédés du sens de notre vie et de notre présence au monde. Chaque nouvel espoir suscité par chacun des nouveaux partis politiques et leurs promesses de « monter à l'assaut au ciel »²⁹ finissent par retomber, en raison de leur manque de radicalité. Non seulement ils ne changent rien à la situation, mais leurs échecs répétés affament davantage le monde d'espoirs et de promesses, de mythes et de récits émancipateurs. Albert Camus disait déjà en 1946 : « Il n'y a pas de vie valable sans projection sur l'avenir, sans promesse de mûrissement et de progrès. Vivre contre un mur, c'est la vie des chiens »³⁰. Pour la première fois depuis longtemps, Bookchin allait rompre ce silence des cacophonies de discours creux de la société du spectacle et nous offrir, pour ce XXI^e siècle, l'une des propositions les plus audacieuses de l'histoire humaine.

L'écologie sociale et son extension politique, le communalisme, renouent avec le récit émancipateur qui trouve ses racines dans les ruptures et les réalisations humaines les plus riches du passé. Cette démarche politique trouve écho dans les mouvements qui se sont structurés depuis les années 1990, des zapatistes du Chiapas au confédéralisme démocratique du Rojava en Syrie, directement inspiré par Bookchin. En passant par les mouvements d'occupation des places à l'issue de la crise financière de 2008 ou les mouvements des indignés et le printemps arabe.

Suivent aussi les mille et une expérimentations alternatives de *commoning* (mises en commun) qui émergent aujourd'hui un peu partout sur la planète et dans lesquelles nombre d'individus et de communautés se mobilisent quotidiennement pour inventer d'autres façons de vivre ensemble, d'autres manières d'aborder la vie en commun, en alternative au système capitaliste. Sans oublier la lutte exemplaire contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Les habitants de cette Zone à défendre (Zad) n'ont pas lutté pendant plus de trente ans seulement contre mais aussi pour. Ils ont lutté pour préserver un des plus riches écosystèmes d'Europe, mais surtout pour initier l'élaboration d'un commun : « le commun est à penser comme co-activité et non pas comme co-appartenance, co-propriété ou co-possession »³¹.

Tournant le dos au ronron politique et au désespoir, l'écologie sociale et le communalisme se proposent de re-séduire l'humanité en suggérant à tous ces mouvements émancipateurs et aux alternatives de se fédérer, d'articuler leurs pensées et d'agir dans un mouvement politique du commun. Ainsi envisagée, cette unité

politique dans la diversité sociale, nous donne accès à la possibilité de structurer ici et maintenant, un mouvement d'écologie sociale véritable. Il s'agit là d'un paradigme signifiant pour rétroalimenter nos pratiques sociales et politiques. Il s'agit bien là de cette idée qu'une société puisse s'auto-instituer et porter de nouvelles valeurs (dans, par et pour les différences), celles que le philosophe et économiste grec Cornelius Castoriadis nomme « nouvelles significations imaginaires ». De fait, il s'agit d'une utopie au sens réel du terme et non pas dans son usage détourné et cynique comme d'une chose impossible à atteindre. Une utopie a pour le moins deux fonctions essentielles, la première étant de nous détourner du sentiment d'impuissance collective, la seconde, est son caractère constitutif à l'objectif révolutionnaire : libérer les potentialités créatrices de l'humanité, tout comme celles de la nature. Antonio Machado, le poète espagnol exilé, nous le rappelle : « le chemin se fait en marchant »³². L'idéal reculant sans cesse sur l'horizon au fur et à mesure que l'on avance, en plus de stimuler notre capacité créative, il nous aide à briser l'hégémonie des représentations de la domination. Aussi, nous nous engageons à faire connaître, approfondir et actualiser les propositions de l'écologie sociale pour un communalisme dans l'ici et maintenant, à coordonner nos efforts et à nous mettre en route sans attendre.

POSTFACE

Le père de Floréal Roméro participa à l'un des événements majeurs de l'histoire du XX^e siècle : la révolution sociale espagnole. L'auteur eut ainsi la chance inouïe, car tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents anarchistes, d'entendre les souvenirs de son père et de grandir entouré des valeurs fortes de solidarité, de liberté et d'égalité.

Des centaines de milliers de femmes et d'hommes du monde entier ont été marquées à jamais par cette révolution qui se déroula entre 1936 et 1939. Parmi eux, George Orwell, qui y participa et relata dans son livre *Hommage à la Catalogne* ce qui restera la plus grande aventure de sa vie. Murray Bookchin était trop jeune pour traverser l'Atlantique et s'enrôler dans les milices travaillistes ou anarchistes. Ce qui ne l'empêcha pas de s'en retrouver totalement imprégné.

La génération précédente avait été quant à elle marquée par l'assassinat des martyrs de Haymarket à Chicago en 1888. Voltairine de Cleyre, Emma Goldman, Alexander Berkman, John Turner et leurs compagnons s'étaient engagés corps et âmes dans le mouvement anarchiste en réaction à cette injustice. Ils se sont battus pour que les ouvriers ne travaillent que huit heures par jour, six jours sur sept, pour que les enfants ne soient plus exploités et mutilés dans les usines et pour que les grévistes ne soient plus abattus comme des chiens par les milices privées des grands barons de l'industrie. Anarchistes et syndicalistes de tous les continents ont ainsi propagé les concepts d'émancipation et de luttes contre toutes les différentes

formes de domination. Le partage de leurs idéaux s'est fait grâce aux innombrables journaux, aux écoles rationalistes, aux athénées libertaires et aux bourses du travail. Tous les lieux publics étaient investis pour y faire de l'éducation populaire politique. Je ne parle pas ici de politique politicienne mais bien de politique au sens grec du terme, de se mêler des affaires de la cité (*polis*) comme Floréal nous le rappelle à maintes reprises.

Si le 19 juillet 1936, la révolution sociale espagnole éclate, c'est bien grâce à plus de cinquante ans d'auto-formation, d'apprentissage collectif et de militantisme, tout particulièrement au sein de la CNT. 1936 a marqué une rupture totale avec le capitalisme européen de l'époque. Dans le documentaire *Vivre l'utopie* (1997) les actrices et acteurs de cette révolution racontent l'explosion de liberté et d'égalité qu'ils et elles ont vécues après l'avoir rêvé. Pour reprendre les mots de Floréal, ils ont eu « l'audace de briser les moules imposés par la société capitaliste ». Les révolutionnaires ont mis en pratique le communisme libertaire qui inspira Murray Bookchin des années plus tard lorsqu'il l'appliqua à l'écologie sociale. Ils avaient de plus un profond respect, non seulement pour les êtres humains, mais également pour toutes les autres espèces nous entourant, désirant « vivre dans la simplicité et se réaliser dans une "abondance frugale" ».

En nous plongeant dans le fonctionnement concret des collectivités d'Aragon, Floréal nous fait découvrir ce qu'il fut possible de construire à un niveau local, en collectivisant les terres et les moyens de production, en partageant les récoltes et les biens, en fonction des besoins. Ne serait-ce que pour cela, son ouvrage est crucial. La quasi-totalité des réalisations, des succès de

la révolution espagnole a été volontairement gommée des livres d'histoire et le rôle des anarchistes enterré. La réhabilitation de la philosophie et des idéaux anarchistes, même si elle prendra encore du temps, est en cours. Ce livre s'inscrit dans ce mouvement de fond nécessaire.

Si j'insiste tant sur cette révolution, c'est parce qu'elle permet d'imaginer la société de demain. Sans exemple, sans succès à transmettre, donner de l'espoir devient une tâche délicate. Or, nous avons aujourd'hui besoin de redonner de l'espoir et de créer de nouveaux imaginaires.

En ce premier quart de XXI^e siècle, alors que le capitalisme avance comme un rouleau compresseur et ne laisse derrière lui qu'extinction des espèces, pollution et épuisement des ressources, une nouvelle génération prend conscience des défis à relever ; mais pour aller où ? Comment construire le monde de demain ? Comment se préparer au probable effondrement de nos sociétés ? Nos peurs à ce sujet ne sont pas irrationnelles. Dans son livre paru en 1962, *Our synthetic environment*, Murray Bookchin fut probablement un des premiers à nous alerter sur le dérèglement climatique et la catastrophe écologique et sociale à venir. Il le fit dix ans avant la parution du fameux rapport Meadows. Celui-ci envisageait différents scénarios pour les décennies à venir, qui tous dénonçaient la théorie économique du « croître ou mourir ». Ni l'un ni l'autre n'eurent de retentissement à la hauteur des enjeux planétaires. Il aura fallu attendre ces toutes dernières années pour que des ouvrages, compilant et synthétisant les rapports scientifiques, intéressent et soient enfin pris au sérieux par une partie du grand public.

Nous aurions pu logiquement espérer que l'ensemble des gouvernants prennent également conscience des effondrements en cours. Nous observons, au contraire, une succession de décisions économiques allant à l'encontre de la protection de l'environnement. Les multinationales et leurs relais, les États-nations, ne se saborderont pas. Elles continuent leur folie qui consiste à produire et vendre toujours plus, à des consommateurs que l'on gave comme des oies et elles poursuivent l'extraction de toujours davantage de ressources issues du sol, du sous-sol et des océans. Ne nous leurrons pas. Mues par leur instinct de survie, les multinationales pourront aller jusqu'à utiliser et financer des organisations non gouvernementales ou citoyennes, leur servant de cautions vertes.

La direction politique et économique choisie par la plupart des pays occidentaux ne laisse plus guère le choix aux citoyens : agir eux-mêmes. C'est bien l'objectif de ce livre que de démontrer qu'il nous est possible d'agir sans attendre, en reprenant nos vies, et nos envies, en main. En Espagne, en France et ailleurs, de multiples tentatives ont vu le jour prenant leur source, ici, d'une opposition à un grand projet nuisible et inutile, ou là, d'une colère populaire. Toute lutte contre le système capitaliste destructeur, bien qu'illégale aux yeux des États, est légitime. Mais il ne s'agit ni de renverser un chef d'État qui serait immédiatement remplacé par un autre ni de laisser un vide politique propice à l'expression de toutes les colères et à l'instauration d'une dictature, aussi verte soit-elle.

Notre responsabilité est de construire dès maintenant la société post-capitaliste. Pour le moment cette construction s'observe dans les interstices laissés

par les puissants, comme le dit très justement l'écrivain Alain Damasio, ou dans des zones de résistance incarnées par le Rojava, le Chiapas ou la Zad de Notre-Dame-des-Landes.

Toutes ces régions, tous ces lieux de luttes écologiques et sociales, représentent malgré leurs différences, de précieuses poches de résistance et de liberté qu'il nous faut protéger et relier afin de retrouver l'esprit de solidarité de l'internationale anarchiste. Pour y arriver nous pourrions nous inspirer de ce que disait le sous-commandant Marcos : « Dessinez donc l'exemple qui vous plaira, dans cette affaire des poches, comme dans celle des résistances, la diversité est une richesse. »

Isabelle Attard

À paraître aux éditions du commun

L'horizon est ici. Pour une prolifération des modes de relations — Myriam Suchet

Cravirola. Une expérimentation politique alliant vie et travail — Jérémie Lefranc

Petit manuel de l'habitant participatif. Batir du commun au-delà des murs — Samuel Lanoë

Récemment paru

Un paysage du renversement. Des agriculteurs à l'école du sol — Clémence Bardaine et Alexis Pernet

Uzeste - Politiques d'UZ tome 2. Critique en étendue —
Sous la direction de Julie Denouël et Fabien Granjon

Petit manuel de travail dans l'espace public. À la rencontre des passants — Jérôme Guillet

En écoute et téléchargement gratuit sur le site des éditions : www.editionsducommun.org.

Achévé d'imprimer en septembre 2019
par CPI Firmin-Didot
16 rue Firmin - 27650 Mesnil sur L'Estrée
pour le compte des éditions du commun.
Imprimé en France